

Paul VALÉRY (1871-1945)

**“ L’infini
esthétique ”**

1934

Un document produit en version numérique
pour Les Classiques des sciences sociales

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique réalisée
pour Les Classiques des sciences sociales
à partir de :

Paul Valéry (1871-1945)

« L'infini esthétique » (1934)

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Paul Valéry,
« L'infini esthétique » (1934), in *Œuvres*, tome II, *Pièces sur l'art*, Nrf,
Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1960, 1726 pages, pp. 1342-1344.
Paru dans *Art et Médecine*, février 1934.

Pour faciliter la lecture à l'écran, nous sautons régulièrement une ligne d'un
paragraphe au suivant quand l'édition originale va simplement à la ligne.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 13 janvier 2003 à Chicoutimi, Québec.



“ L'infini esthétique ”

La plupart de nos perceptions excitent en nous, quand elles excitent quelque chose, ce qu'il faut pour les annuler ou tenter de les annuler. Tantôt par un acte, réflexe ou non, – tantôt par une sorte d'indifférence, acquise ou non, nous les abolissons ou tentons de les abolir. Il existe en nous à leur égard une tendance constante à revenir au plus tôt à l'état où nous étions avant qu'elles se soient imposées ou proposées à nous : il semble que la grande affaire de notre vie soit de remettre au *zéro* je ne sais quel index de notre sensibilité, et de nous rendre par le plus court un certain *maximum* de liberté ou de disponibilité de notre sens.

Ces effets de nos modifications perceptibles qui tendent à en finir avec elles sont aussi divers qu'elles-mêmes sont diverses. On peut toutefois les assembler sous un nom commun, et dire : l'ensemble des effets à *tendance finie* constitue *l'ordre des choses pratiques*.

Mais il est d'autres effets de nos perceptions qui sont tout opposés à ceux-ci : ils excitent en nous le désir, le besoin, les changements d'état qui tendent à conserver, ou à retrouver, ou à reproduire les perceptions initiales.

Si un homme a faim, cette faim lui fera faire ce qu'il faut pour être au plus tôt annulée ; mais si l'aliment lui est délicieux, ce délice *voudra en lui* durer, se perpétuer ou renaître. La faim nous presse d'abrèger une sensation ; le délice, d'en développer une autre ; et ces deux tendances se feront assez indépendantes pour que l'homme apprenne bientôt à raffiner sur sa nourriture et à manger sans avoir faim.

Ce que j'ai dit de la faim s'étend aisément au besoin de l'amour ; et d'ailleurs à toutes les espèces de sensation, à tous les modes de la sensibilité dans lesquels l'action consciente peut intervenir pour restituer, prolonger ou accroître ce que l'action réflexe toute seule semble faite pour abolir.

La vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe, le mouvoir, le parler nous induisent de temps à autre à nous attarder dans les impressions qu'ils nous causent, à les conserver on à les renouveler.

L'ensemble de ces effets à *tendance infinie* que je viens d'isoler, pourrait constituer *l'ordre des choses esthétiques*.

Pour justifier ce mot d'*infini* et lui donner un sens précis, il suffit de rappeler que, dans cet ordre, la *satisfaction* fait renaître le *besoin*, la *réponse* régénère la *demande*, la *présence* engendre l'*absence*, et la possession le *désir*.

Tandis que dans l'ordre que j'ai appelé *pratique*, le but atteint fait évanouir toutes les conditions sensibles de l'acte, (dont la durée elle-même est comme résorbée, ou ne laisse guère qu'un souvenir abstrait et sans force), il en est tout contrairement dans *l'ordre esthétique*.

Dans cet « univers de sensibilité », la sensation et son attente sont en quelque manière réciproques, et se recherchent, l'une l'autre indéfiniment, comme dans « l'univers des couleurs », des complémentaires se succèdent et s'échangent l'une contre l'autre, à partir d'une forte impression de la rétine.

Cette sorte d'oscillation ne cesse point d'elle-même elle ne s'épuise ou n'est interrompue que par quelque circonstance étrangère – comme la *fatigue* – qui l'extermine, abolissant ou différant la reprise.

La fatigue (par exemple) s'accompagne d'une diminution de sensibilité à l'égard de la chose qui fut d'abord un délice ou un désir : il faut changer d'objet.

Le changement se fait souhaitable en soi : la *variété* se fait demander comme complémentaire de la durée de notre sensation et comme remède à une

satiété qui résulte de l'épuisement des ressources finies de notre organisme, sollicité par une tendance infinie, locale, particulière ; nous serions donc un système *d'intersection de fonctions* – système dont les interruptions de chaque activité partielle seraient une condition.

Pour pouvoir désirer encore, il faut désirer autre chose ; et le besoin de changement s'introduit comme indice du *désir de désir*, ou désir de quoi que ce soit qui se fasse convoiter.

Mais si l'événement ne se produit pas, si le milieu où nous vivons ne nous offre pas assez promptement un objet digne d'un développement infini, notre sensibilité s'excite à produire soi-même des images de ce qu'elle souhaite, comme la soif engendre des idées de boissons merveilleusement fraîches...

Ces considérations très simples permettent de séparer ou de définir assez nettement ce domaine issu de nos perceptions et entièrement constitué par les relations internes et les variations propres de notre sensibilité que j'ai nommé *l'ordre des choses esthétiques*. Mais l'ordre des tendances finies, l'ordre pratique, qui est l'ordre de l'action, se combine de bien des manières avec celui-ci. En particulier, ce que nous appelons une « Œuvre d'art » est le résultat d'une action dont le but *fini* est de provoquer chez quelqu'un des développements *infinis*. D'où l'on peut déduire que l'artiste est un être *double*, car il compose les lois et les moyens du monde de l'action en vue d'un effet à produire l'univers de la résonance sensible. Quantité de tentatives ont été faites pour réduire les deux tendances à l'une d'entre elles : l'Esthétique n'a point d'autre objet. Mais le problème demeure entier.

FIN DU TEXTE